

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 42

Artikel: La meule
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214203>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 27.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50-cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 19 octobre 1918. — Les « Meurons » (J. Nel). — Clliau dau coucou (Marc à Louis). — Nos vieilles chansons (V. F.). — Nous l'avons ! — La Fille qui veut se marier. — Lo rati (Le Progrès). — Les « raisons » (L. D.). — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

LES « MEURONS »

Où ! ma chère ronce ! Par ce temps de vie chère, combien je t'aime ! Je te connaissais depuis longtemps déjà et je t'ai même plus d'une reprise laissé quelques gouttes de mon sang, mais ton fruit un peu tardif et fade me disait moins que la framboise et la fraise parfumées, que la myrtille prometteuse, — pourvu qu'on y mit le sucre, et servies le jour même à notre bouche ravie. La mère ! C'était le pis-aller. Il fallait quelque réflexion pour se décider à la cueillir avec le même intérêt que ses compagnes des bois. Souvent dédaignée, elle séchait sur place, inutilement, car on ne la prenait pas davantage en conserves.

La guerre — cette monstrueuse ou bienfaitante guerre, comme vous voudrez — a modifié notablement nos idées sur bien des choses ; surtout elle a remis en honneur des êtres, animés ou inanimés, que l'on oublie ou dont les mérites nous paraissent médiocres. Jamais le lapin n'a paru si bon et nutritif que maintenant. Jamais les petites baies n'ont vu autour d'elles cortèges aussi empressés. Chez nous, sur cette bonne terre vaudoise, si productive depuis la guerre — quels beaux printemps, quels beaux étés nous avons eus tandis qu'au loin des millions d'hommes arrosaient le sol d'une pluie rouge — chez nous, dis-je, les récoltes sont superbes : pommes, poires, noix, noisettes, toute la lyre vibre joyeusement ; le froment a fait de superbes engrangées ; les cuves regorgent de moût ; les maraîchers font des additions de chiffres merveilleux. Bref, rien ne manque à ceux qui sont les « producteurs ». Quant au consommateur, il lui manque souvent de la galette pour avoir de la galette, — nous ne parlons que pour mémoire des sympathiques accapareurs, que nous dispensons d'avoir de la conscience. Nous ne voudrions pourtant pas que le cercle de leurs intelligentes opérations s'étendît à la lisière des forêts.

Ce préambule est bien long pour noter ici quelques mots que nous avons lus dans le *Temps*. Ce grand confrère publie régulièrement des « Vie à la campagne », de M. Cunisset-Carnot qui, l'autre jour, a reçu de Saint-Saëns une correspondance valant bien une symphonie de l'illustre musicien.

« On accuse les ronces, dit Saint-Saëns, de causer la fièvre... » Et il s'élève contre ce stupide préjugé en montrant combien on pourrait tirer parti d'un fruit modeste si méconnu en France, où, cette année, paraît-il, on n'a récolté ni pommes, ni poires, ni cerises, ni prunes. Alors, le besoin rendant ingénieux, Saint-Saëns et Cunisset-Carnot préconisent la culture en grand des ronces. Comme si la nature voulait donner

sa leçon à l'instant psychologique dans un pays où les arbres ne remplissent pas leurs obligations, les mères sont d'une abondance extrême.

« En quelques instants on en a cueilli une corbeille, et quand on a pris tout ce qui est à point, le lendemain on en trouve tout autant. Et en avant les pots de confiture fine et parfumée, et combien stomachique, hygiénique, douce à la gorge ! »

Cunisset-Carnot ne veut pas que la leçon soit perdue. Un devoir s'impose. Et il s'adresse à l'école pour obtenir que le dédain professé pour la mère soit remplacé par un culte.

« Personne ne combat ces préjugés, pas même l'école où la lutte contre cette déraison des classes ignorantes n'est pas inscrite au programme de l'enseignement primaire dans lequel les délices de l'inutile grammaire l'emportent sur tout ce qui pourrait donner à nos enfants la connaissance de la vie pratique et les moyens de la réaliser... Les parents demeurent dans les préjugés, les fantastiques erreurs des générations qui les ont précédés. »

Ces préjugés, ces erreurs, nous autres Lausannois, nous ne les avons plus guère. Sous la Grenette, dans nos rues, pour ceux qui ne peuvent ou oublient d'aller les cueillir eux-mêmes, les mères ont acquis droit de cité. Nos casseroles les appellent ; nous leur demandons davantage que du sirop de meuron, c'est de la confiture, de la compôte qu'il faut pour tartiner quelque peu les maigres tranches de pain que l'office fédéral octroie depuis une année aux citoyens suisses. J. NEL.

Attention ! Danger ! — C'est en chemin de fer, sur la ligne de la Broye. Deux voyageurs s'entretiennent avec animation, en allemand.

Soudain, à l'approche d'un tunnel, un autre voyageur, assis sur le banc voisin, fait :

« A présent, on ne parle plus allemand ; le tunnel n'est pas solide. »

CLLIA DAU COUCOU

Tot parâi lè commi-voyageu sant dâi tot malin. Quemet on dit : « Plie fin que leu vâlyant rein po droblira. » Cein l'è la vretâllia veretâ.

Ein avâi ion qu'on lâi desâi : Epouâire-veretâ. N'êtâi pas son bon nom. L'êtâi on sobriquet. Nion ne pouâve sè crèrè pllie suti que li. Et pu que cougnessâi son metî à tsâvon. Fasâi lo voyageu po dâi relodzo. Vo sède prau ! clliau relodzo que lâ a on ozi que soo d'onna portetta d'amon dâi man ti lè coup que l'houra va fière et que tsante : Coucou ! coucou ! tant de coup que l'houra que l'è.

L'avâi 'na niaffa de la mètsance et quasu tote lè dzein dau velâdzo l'avant prâi de clliau coucou. Tant qu'à n'on carbatîe que l'êtâi portant on tot fin assebin. On lâi desâi lo Grachâo, por cein que fasâi sovint la mena. Lo commi-ravageu lâi avâi fè dinse :

— Vaitecé cein que vo foudràî po voutron cabaret. On coucou ! Lè quemoudo ! Quand l'è

l'houra dau verratson, le matin, lo relodzo fâ : Coucou ! coucou ! houit iâdzo, et l'appelle dinse lè dzein po que vîgnant. A mîdzo, po lo vermoute, âo bin lo fernette, vaitecé lo coucou que tsante doze iâdzo, que cein vao à dere : « Hardi ! l'è binstout mîdzo, veni bâire oquie po vo baillî de l'appétit ! » Et pu à on'houra, on coup : « Coucou ! Po lo café à l'iguie ! veni ! venide ! » Et tota la dzorna dinse. Lè dzein l'arreverant grand train et sarant tot contein de vére que lâi a quaucon de grachâo à l'ottô.

L'a dan tant bin su lâi dere que lo Grachâo l'a atsetâ lo relodzo, on relodzo que l'êtâi garanti bon po tota la via dau coucou.

Lo relodzo l'è arrevâ.

Tsantâve bin clli coucou, n'è pas l'embarra. Tote lè z'houra lo boranclio sè terive, on vayâi l'ozî que sè motrâve et que fasâi : « Coucou ! coucou ! » L'êtâi biau à vére et principalement à oûre. Du tot l'liein on vègnâi po accutâ tsantâ l'ozî âo Grachâo, on bèvessâi dâi demi et dâi demi. Cein que lâi avâi de courieu, l'è que te z' Etaliens preteindâvant que clli coucou tsantâve ein italien, et lè Tutchè ein allemand. Et l'a ètâ tot lo tsautein dinse.

Mâ on dzo de sti l'âoton, l'ozî a-te voliù tsantâ trau fermo, n'èin sè rein, mâ on a oûu bramâ : Coucou ! N'êtâi pardine pas l'houra. Pu dein lo relodzo lâi a z'u quemet onna brison quemet se on trossâve dâi botoille, pu pe rein. Du clli dzo l'ozî n'a pe rein mè voliù tsantâ. Quand l'houra fièzâi, saillîve tot parâi, assèyîve d'âovri lo mor, ma l'êtâi tot, min de son, que cein fasâi pedhî. Lo podro Grachâo l'a ètâ bin mourgâ. Lè tsaland ie desant : — « Lo coucou l'a la grippe ! » âo bin : « l'è einrhonmâ ! »

L'a falî écrire à Epouâire-vretâ que l'è vègnâi. L'a bin guegnî pertot et po fini fâ dinse âo Grachâo :

— Mâ l'è bin su que lo coucou ne tsante pas ora. L'è l'âoton. Lo coucou ne sùblie que lo saillî et lo tsautein. Vo z'ittè fou de mè dèreindzi por cein.

Et l'è parti, tandu que lo carbatîe tot èbaubi desâi :

— L'è pardieu verè et l'a raison. Lè coucou ne tsantant pas l'âoton. L'aré dâ lâi peinsâ.

MARC A LOUIS.

L'Horaire du Major Davel. — Un horaire chasse l'autre. De nombreuses modifications ont été apportées, dès le 15 octobre, aux services de tous les moyens de transports. Aussi les Hoirs d'Adrien Borgeaud, éditeurs de l'*Horaire du Major Davel*, l'un des plus clairs et des plus pratiques, viennent d'en faire une nouvelle édition, indiquant toutes ces modifications. Heureuse innovation, deux pages blanches pour notes y ont été ajoutées.

La meule. — Un nouveau pasteur est arrivé dans une des paroisses du canton. Après son premier sermon, chacun s'empresse de le féliciter. Un vieux paroissien, pensant faire de l'esprit, s'approche de lui et lui dit :

— Ah ! monsieur le pasteur, ça me fait bien du plaisir de vous recevoir dans notre commune ; voyez-vous on aime bien de temps en temps à changer de meule.